

L'ÉLECTION

DE CORTE

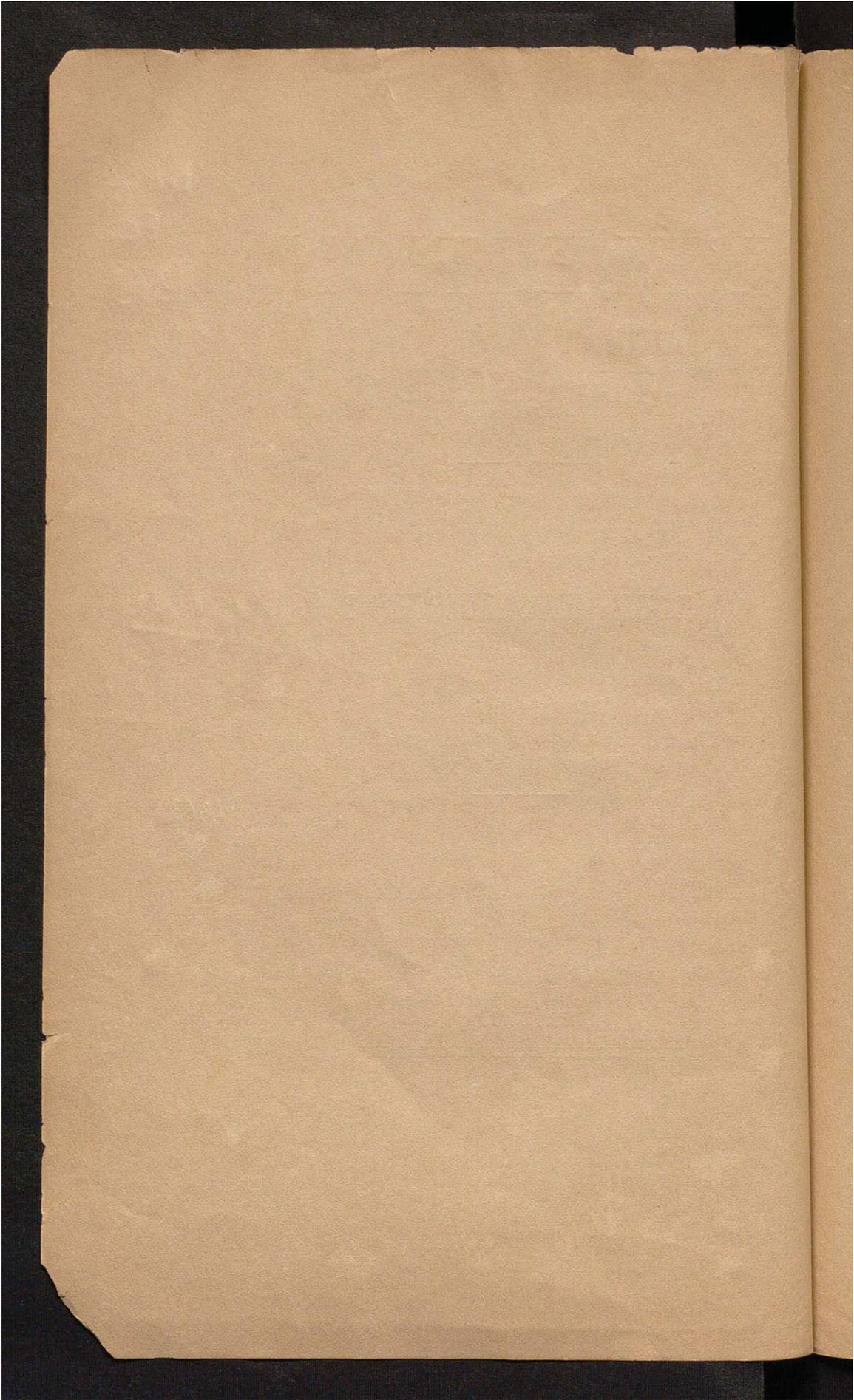
LES TRAITRES !



BASTIA

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE OLLAGNIER

1889.





L'Élection de Corte

LES TRAITRES !

L'élection législative de Corte a donné lieu à des incidents qui ont ému le pays.

Les Bonapartistes avaient pour candidat M. de Montera qui a dû se retirer après le premier tour ; ce désistement n'ayant pas été volontaire, il importe de fournir des explications pour éclairer le public. — Mon nom a été mêlé à ces incidents, qui ont trouvé un écho dans la presse locale ; désigné comme le président *Bonapartiste* (*je crois*) d'une réunion tenue à Corte, le dimanche 29 Septembre, c'est à moi qu'incombe le devoir de prendre la parole, bien que j'aie toujours eu en horreur les polémiques personnelles de la presse ; je puis le faire avec d'autant plus de liberté d'esprit, que je n'ai rien à cacher, ni pour mes amis, ni pour moi, et que nous avons apporté, dans

toute cette affaire, une loyauté, un désintéressement, qui contrastent singulièrement avec les agissements excessifs de nos adversaires.

Je commence par dire que la candidature de Montera a été posée sans entente préalable avec le parti, vers le mois de février dernier, et — ce qui surprendra tout le monde, — sans qu'un seul mot en ait été dit, ni à MM. Gavini, ni à moi, alors qu'il est généralement reconnu, qu'il ne pouvait compter que sur nos amis qui auraient assurément triomphé au premier tour, si nous avions eu pour athlète un membre de cette famille, et surtout l'ancien Député dont l'injuste invalidation, en 1886, souleva tant de désapprobations et de colères. Mais M. de Montera avait pris les devants ; et c'est en obéissant à certains égards, à certaines convenances dont on nous fait bien repentir, aujourd'hui, que nous n'avons pas voulu lui résister ; nous avons donc adopté franchement sa candidature, dès qu'il se décida à solliciter notre concours ; je puis dire que nous la soutenmes avec d'autant plus d'activité et d'énergie qu'elle ne se présentait pas dans les conditions d'un succès certain. — On connaît le résultat du premier tour qui fut loin de nous satisfaire ; M. de Montera était resté en dessous des deux candidats républicains de 3.300 suffrages. D'un autre côté, les élections générales n'avaient pas

répondu à notre attente, et il n'y a pas à nier qu'un grand découragement s'était emparé de notre parti. L'opinion générale était, et je tiens à le rappeler ici, que les ballottages se seraient beaucoup ressentis des résultats du premier tour ; M. de Montera seul semble avoir oublié ce qui malheureusement ne devait que trop se réaliser. Tout cela était fait pour donner de vives appréhensions ; la situation était des plus critiques, et dès le lundi, notre candidat et moi nous nous décidâmes à partir ensemble pour Bastia afin de consulter MM. Gavini. S'il avait eu le bon esprit de se retirer, en se mettant à la disposition du parti, nous avions deux semaines pour aviser, et la situation aurait pu être sauvée du mieux possible. Une réunion eut lieu le 24 septembre entre les frères Gavini, Charles Mannoni, les de Montera père et fils et moi. Un pointage sérieux fut fait d'accord ; il ne nous donnait qu'un regain d'à peu près 800 suffrages, tandis qu'il fallait dépasser le chiffre de 1.700. — C'était vraiment trop peu, et en présence de ce mauvais résultat, il fut convenu que nous ferions à Corte, le dimanche 29, une réunion plénière, en y appelant un ou deux amis de chaque commune de l'arrondissement. On rédigea brièvement la lettre de convocation, qui fut signée par M. de Montera et M. Antoine Gavini, déjà élu député de Bastia. La lettre fut

imprimée par les soins de M. de Montera, *qui fit lui-même toutes les adresses et les expéditions selon sa propre volonté*. Plus de 150 personnes répondirent à notre appel. Réunie d'abord au café Cerani, cette foule des notables de l'arrondissement fut haranguée par M. Antoine Gavini, qui s'exprima à peu près en ces termes : « Nous sommes réunis à Corte pour aviser aux meilleurs moyens de soutenir et de faire triompher notre candidat, M. de Montera, et nous devons travailler tous ensemble avec un zèle nouveau, de manière à battre ses adversaires. » Après cela, nous montâmes dans la grande salle Pieraggi, en appelant, canton par canton, afin d'obtenir les renseignements les plus exacts sur la situation électorale et procéder à un pointage des voix que nous pouvions espérer d'acquérir en sus de celles qui nous avaient été données au premier tour. Il va sans dire que M. de Montera tenait la plume d'un côté, et M. Sébastien Gavini de l'autre. Cette opération fut faite avec le plus grand soin et dura quatre heures. Le résultat ne fut pas beaucoup meilleur que celui du pointage fait à Bastia ; il ne nous donnait qu'un chiffre de 900 suffrages, et je n'hésite pas à dire qu'on y était allé largement, à cause de la présence des frères Gavini venus à Corte pour se répandre dans l'arrondissement, ce qui avait quelque peu encouragé nos amis de

l'intérieur. Enfin, ils étaient, comme nous tous à ce moment, dans la conviction que M. Benedetti et M. Giacobbi n'auraient pu se mettre d'accord, ce qui contribuait aussi à fortifier nos espérances pendant le pointage, dont le résultat, — marquant un écart de 800 suffrages qu'il ne nous était plus possible d'attirer à nous, — aurait dû enlever les dernières illusions à notre candidat et le porter à une retraite spontanée. Il aurait ainsi ménagé les intérêts les plus chers, les intérêts vitaux du parti qui lui avait accordé sa pleine confiance et qui ne vit pas seulement de politique. Et au lieu de cela, on a tout sacrifié, sans le vouloir peut-être, à des visées personnelles, à de malveillants et stupides soupçons, à un amour-propre exagéré, à une obstination irréfléchie. J'ose dire qu'à ce moment un désistement s'imposait à la conscience du candidat, bien qu'aucun de nous n'osât le lui proposer. Son âge, son passé et la considération dont nous avions entouré jusques là sa personne, étaient un frein pour nous ; et nous étions d'ailleurs vivement contrariés d'en être réduits à le remplacer par un candidat qui ne partageait pas nos opinions. Telles furent, il faut bien le dire, les causes d'un silence que nous devons hélas ! cruellement expier depuis. Mais enfin, puisqu'il était démontré que le candidat bonapartiste n'avait aucune chance de réussir, nous étions obligés de nous replier sur un

républicain, mais un républicain *ami*, pour empêcher le succès d'un républicain *ennemi*. Nous vivons dans un arrondissement déchiré depuis dix-huit ans par l'esprit de coterie, par l'arbitraire officiel, par les injustices et les vexations de toutes sortes, qui ont gravement surexcité les esprits et amené de terribles collisions ; — un arrondissement où les luttes électorales sont systématiquement et violemment agitées par la fraude, par l'intimidation, la corruption ; et où les conflits de ce genre, venant malheureusement se greffer sur les vieilles inimitiés de famille, ont jeté les populations dans un état d'anarchie morale pleine de périls : cette situation réclame impérieusement un peu d'apaisement et de conciliation. Je respecte la personnalité de M. Benedetti ; mais nos amis croient avoir eu beaucoup à se plaindre de sa longue administration judiciaire à Corte ; et d'une voix unanime, craignant que son élection n'encourageât de plus fort les coteries locales qui nous oppriment, ils demandaient qu'on les préservât à tout prix de ce qu'ils considéraient comme un grand malheur. Je n'exagère rien, et si l'on en doute, on n'a qu'à consulter les deux conseillers généraux dont les noms vont être prononcés, hommes fort honorables assurément, et dont la parole loyale s'impose à tous. Ils diront que dans le trajet qu'ils ont fait pour se rendre

de Pietra et de Cervione à Corte ils n'ont recueilli que l'expression des sentiments que je viens de relater avec une franchise que commande la circonstance.

Après le pointage, nous nous réunîmes dans une pièce de l'Hôtel. Nous étions, les de Montera père et fils, M. Joseph Pulicani, leur neveu et cousin, comme il est mon neveu à moi, les frères Gavini, MM. Pitti-Ferrandi et Mannoni, membres du Conseil général, et moi. M. Antoine Gavini fut le premier à appeler l'attention spéciale de M. de Montera sur la situation, telle qu'elle venait de se dessiner, en ajoutant que s'il persistait dans sa candidature, lui et son frère étaient prêts à la soutenir avec un redoublement d'énergie, en parcourant l'arrondissement, quoiqu'il put arriver. La réponse de M. de Montera fut que réellement la situation était difficile, mais qu'il ne désespérait pas ; au surplus, ajouta-t-il : « Je suis à la disposition de mes amis. » L'avocat Pitti-Ferrandi dit alors à M. de Montera, qu'il l'avait appuyé de toutes ses forces dans son canton et ailleurs, et qu'il aurait désiré de grand cœur un heureux résultat ; mais qu'il éprouvait le vif regret de dire qu'à ses yeux, la situation était perdue, et qu'il fallait aviser, pour ne pas laisser triompher M. Benedetti, arrivé premier sur la liste, et qui, à ce moment, était toujours candidat, un homme

qui, politiquement, était un sujet d'effroi pour notre parti. Il fit, séance tenante, un résumé de pointage portant la majorité à 5.800 suffrages qu'il ne nous était pas possible d'atteindre.

Il exposa avec clarté et d'une voix émue, la position de l'arrondissement et la nécessité de profiter de la circonstance où, ne pouvant faire prévaloir la candidature Montera, il fallait du moins chercher le moyen d'adoucir cette situation par un choix qui n'aurait pas trop déplu au gouvernement auprès duquel, ensuite, ce nouveau député aurait pu faire entendre quelques vérités sur la manière fâcheuse dont les services publics y fonctionnent depuis longtemps, et réaliser enfin un peu de cet apaisement qui est le vœu le plus ardent du pays.

L'avocat Mannoni se prononça avec non moins de regret, absolument dans le même sens, en faisant valoir que nous devions encore nous attendre à un redoublement de pression qui nous aurait empêché, quoique l'on fit, de rattraper les 800 voix manquantes ; et il ne cacha point qu'à son avis il ne fallait pas compter sur un pointage qui avait été fait trop largement.

Pendant le cours de cet entretien le candidat se montrait assez ébranlé, et je suis convaincu, que sans la présence de son fils, il se serait désisté ; et il le comprenait si bien lui-même, que dès le

samedi matin, c'est-à-dire avant la réunion des délégués, il contremandait spontanément, — nous l'avons appris depuis, — les nouveaux imprimés qu'il avait demandés pour le deuxième tour ; la transition se serait faite d'une manière profitable à notre parti, au lieu de l'envenimer à son préjudice. Je me tenais d'abord silencieux, mais enfin je fus amené à dire aussi mon sentiment, qui était entièrement conforme à celui des autres ; j'en avais le cœur navré par la double raison qui m'attachait au candidat évincé, raison politique et raison de famille, puisque le neveu germain de M. de Montera a épousé une de mes nièces que j'ai toujours considérée comme faisant partie intégrante de ma famille.

J'allai même jusqu'à supplier M. de Montera, au nom des intérêts tout particuliers de la Ville qui venait de lui donner une si grande preuve d'attachement. Enfin, nous lui proposâmes de désigner, pour lui succéder, un candidat républicain à son choix ; à quoi il répondit qu'il lui fallait consulter le comité des droites à Paris, alors que nous étions si proches du dénouement final de la lutte ! M. Pulicani fut le premier à prononcer le nom de M. Farinole, et les Gavini de répondre : « Vous savez qu'il est de notre famille, mais c'est à M. de Montera à désigner la personne » ; et ce dernier encore de répondre, qu'il nous demandait spécia-

lement d'exclure M. Giacobbi et M. Gabrielli, qu'il rendait responsables de son échec.

Quand nous hésitions entre le nom de M. Farinole et celui de M. Giacobbi, il insista plus vivement encore pour écarter ce dernier, et après cela, entraîné par son fils, je ne puis m'empêcher de le dire, il nous quitta de mauvaise humeur; les Gavini, extrêmement navrés, lui répétant une dernière fois ces mêmes mots : « Si vous maintenez votre candidature, nous sommes à vous et prêts à tout faire pour vous aider ! »

M. Pulicani resta avec nous et j'affirme sur l'honneur qu'il était complètement de notre avis, en ajoutant qu'il avait déjà, et avant ce jour, conseillé à son oncle de se retirer, vu que sa candidature était par trop douteuse. Il avait d'ailleurs fait la même déclaration à plusieurs amis communs que je pourrais désigner, ainsi qu'à moi-même deux jours avant le pointage, en me disant : « Faites donc retirer mon oncle, o ziu Frencè, car je vois qu'il ne peut réussir ; » et moi de lui répondre que je partageais son sentiment, mais que je n'aurais jamais le courage de lui proposer cela; que d'ailleurs nous attendions les amis de l'arrondissement pour savoir quel était à ce jour l'esprit dominant dans les villages.

En preuve de la sincérité des faits que j'avance je dois affirmer avoir complimenté mon neveu,

dans la réunion même, sur la correction parfaite de son langage, et il nous quitta à son tour en nous serrant la main à tous et en approuvant ce que nous avions fait. Je puis ajouter que le lendemain matin il était dans les mêmes sentiments, et il le disait à deux amis communs, en ajoutant qu'on avait cherché à l'indisposer contre les Gavini, mais qu'il avait repoussé vivement de pareilles insinuations. Et pas plus tard qu'hier il reconnaissait avec un des membres de notre barreau, qui l'interpellait sur ce point, que véritablement les Gavini avaient jusqu'au dernier instant offert à son oncle leur entier concours s'il lui plaisait de continuer la lutte.

Par cet ensemble de faits, que nul ne contestera, on a le miroir fidèle de l'affaire, et nous pouvons défier les calomnies insensées ou intéressées qui ont été lancées contre nous ; car tout a été fait au grand jour, avec réflexion, et avec l'assistance d'hommes dont le nom seul était une garantie et aurait dû être mieux respecté. Mais passons. — Il était onze heures du soir, lorsque nous nous décidâmes à adopter la candidature de M. le Conseiller Farinole, dont les attaches familiales devaient servir de prétexte aux personnes soupçonneuses, et c'est ce qui arrive souvent aux perdants ; mais le bureau télégraphique était fermé et il ne fut possible de communiquer ni avec Bastia où se trouvait le nouveau candidat,

ni avec Ajaccio, d'où pouvait lui venir un appui décisif. Il était notoire, en effet, dans tout l'arrondissement, que le jeune Député ne voulait à aucun prix de M. Benedetti, et nous espérions ainsi faire diversion dans le camp républicain. Or, c'est précisément dans la dite soirée du 29 septembre, et peut-être à la même heure, qu'on arrêtait à Ajaccio la candidature de M. de Choiseul, après avoir obtenu le retrait de celles de MM. Benedetti et Giacobbi; coïncidence malheureuse qui devait faire manquer le succès de notre combinaison; mais c'est aussi une preuve manifeste que rien n'avait été préparé à l'avance contre la candidature de Montera, comme on s'est permis de l'alléguer sans scrupule et sans preuves, et contre toute évidence. Non! il n'y a eu rien d'anormal, rien de ténébreux; et M. de Montera n'est pas le seul candidat qui ait dû se retirer d'une lutte électorale devant l'impossibilité de réussir. — Nous le répétons: tout a été fait loyalement, au vu et au su du candidat qui, au lieu de se rendre à l'évidence, comme il eût été de bon aloi, a préféré se regimber et crier à la trahison dans des vues que nous n'avons pas à scruter, mais qui se sont assez manifestées lors du scrutin du 6 octobre.

Nous avons vu, en effet, M. de Choiseul, dès son arrivée à Corte, le jeudi, aller faire visite à

M. Pulicani, qu'il n'avait jamais connu, et dès ce moment toute la parenté Montera a été mise en branle pour soutenir la candidature du noble Comte, actuellement un des hommes les plus hostiles à la dynastie des Bonaparte dont M. de Montera s'était fait le champion; de même qu'il a écrit à ses relations personnelles dans tout l'arrondissement des lettres irritées, lui, qui, n'étant jamais embarrassé, n'avait pas trouvé, dans la réunion intime dont j'ai relaté les phases, un seul mot d'explication ni sur les chances qu'il pouvait entrevoir, ni sur les résultats du pointage qui était la cause de sa retraite. Et le jour du scrutin on a vu avec stupeur toute cette parenté voter en masse pour M. de Choiseul, en prenant les bulletins dans ses propres mains, à la porte de l'assemblée.

Ah ! que l'on crie à la trahison tant que l'on voudra ; le mensonge et l'erreur ne prendront jamais la place de la vérité, et, d'un autre côté, voilà des faits qui portent avec eux une signification que bien des gens qualifient d'accablante, et qui ne peuvent s'expliquer que par des compromissions que je ne dois pas interpréter ; car, en supposant même, — ce qui est absolument faux, — que M. de Montera eut à se plaindre d'avoir été plus ou moins maltraité par ses amis, sa dignité personnelle et sa situation s'opposaient d'une

façon formelle, à une conduite qui, ne lui en déplaise, a été et sera sévèrement jugée partout et en tout lieu.

Dans cet ordre d'idées, je ne puis passer sous silence un incident qui s'est produit devant la porte de l'assemblée. M. Antoine Vannucci, qui s'était porté comme candidat Boulangiste, dès le premier tour, s'était placé avec un de ses cousins, au dit endroit, pour y distribuer ses propres bulletins ; et tout-à-coup, vers huit heures et demie, nous l'avons vu se retirer en déclarant hautement qu'il se désistait devant ce qu'il appelait une trahison ; et il a affirmé publiquement qu'après son désistement, M. de Montera avait promis tout son concours à ce sympathique enfant de Corte, non que celui-ci pût espérer un succès quelconque, mais parce que cette candidature lui fournissait la bonne occasion de rester correct dans ses principes politiques, et dans son culte pour la cité natale. Sur la foi de cette promesse, ce candidat disait s'être mis en tournée dans les cantons pour recruter des suffrages, et avoir, pour cela, dépensé une somme de trois à quatre mille francs. Il ajoutait que sa surprise avait été grande lorsqu'il avait vu le neveu germain de M. de Montera, conduire à l'urne des électeurs votant pour le candidat officiel, et il passa au bureau du télégraphe en disant qu'il

allait signaler aux journaux de la capitale et de la Corse la mauvaise action qu'on venait de commettre à son égard. M. Vannucci tenait beaucoup à prouver au Général Boulanger que son nom était en honneur un peu partout, même en Corse, et il espérait ainsi réunir un millier de suffrages.

Cette candidature Montera, qui a été si malencontreuse pour nous, avait subi des péripéties qu'il n'est pas sans intérêt de signaler. Tout d'abord elle s'imposa d'elle-même, mais il ne paraît pas que ce fut sérieusement, car M. Pulicani me dit un jour, et il me l'a souvent répété, que son oncle tenait par dessus tout à être replacé dans une cour du continent ou dans un consulat, afin de pouvoir atteindre le temps de service pour sa retraite. Désireux de lui être utile je me fis un plaisir d'écrire dans ce sens et dans ce but à M. Emmanuel Arène. Et par la suite, M. Pulicani s'adressa à M. le conseiller général Gabrielli, avec lequel l'honorable député était directement en rapport, pour lui faire la même recommandation qui n'eût aucun résultat. J'espère bien qu'on ne croira pas que j'invente, car nos lettres sont sans doute encore aux mains du personnage en question ; et plutôt au ciel qu'elles eussent produit leur effet !... C'est après cela que M. de Montera demanda et obtint notre concours pour le soutenir dans la lutte dont j'ai porté

principalement le poids, en convertissant ma maison en un laboratoire électoral, d'où sont sorties quatre cents lettres et une trentaine de dépêches télégraphiques. Ma récompense a été une accusation de trahison, alors que je m'étais livré corps et âme à cette candidature. Aussi j'avoue ne pouvoir pardonner à M. de Montera d'avoir attaqué ma délicatesse et celle de MM. les frères Gavini, hommes d'avenir, au cœur loyal, amis du peuple, dont j'ai connu toutes les pensées et tous les actes dans cette campagne où ils n'ont eu absolument rien à se reprocher ; et je suis certain qu'un jour il regrettera la publique atteinte qu'il a portée à des liens qui auraient dû lui rester sacrés. Ce n'est pas là assurément la gratitude à laquelle nous avons droit de nous attendre. J'ajoute qu'il n'appartenait jamais à un homme sérieux comme lui, de se lancer dans une si étrange aventure.

Et tenez, je ne puis m'empêcher de dire que j'ai pris part dans mon existence déjà si longue, à des centaines d'élections. J'ai pu déplaire en exagérant le zèle de l'amitié, car j'ai toujours pensé qu'en pareille matière il ne fallait jamais faire les choses à demi ; mais jamais, et je le demande à mes ennemis eux-mêmes, il ne fut dit que j'avais *triché* contre mes candidats ; j'aurai attendu à 80 ans pour démentir toute une vie de

dévouement et de loyauté, et jeter au ruisseau l'estime publique dont j'ai toujours eu lieu de m'enorgueillir. Ah ! Il fallait la candidature Montera pour me réserver à la fois le chagrin d'une défaite et le soupçon d'une mauvaise action.

Ce n'est pas sans une vive répugnance que j'énonce des faits qui font mal au cœur et affligent tous les amis de la bonne cause ; mais je le dois à ma légitime défense puisqu'on a eu la témérité de m'attaquer. Et j'en reviens toujours à dire que le pointage s'imposait à tous et démontrait l'absolue nécessité de nous arrêter au candidat le moins mauvais, selon les recommandations mêmes de nos grands chefs. Puisque l'intérêt politique ne pouvait, je le répète encore, être satisfait, il fallait se préoccuper des intérêts locaux si compromis, si menacés, si dignes de sollicitude. Ces sentiments sont au fond de notre cœur, car c'est nous qui avons charge d'âmes et qui portons le fardeau incombant aux chefs d'un parti opprimé. Et il sied mal à ceux qui ne firent jamais pour cela aucun sacrifice, qui ne serrèrent jamais la main d'un homme du peuple, de nous créer des embarras et des déboires que nous n'avons nullement mérités.

On a cherché à soulever contre nous tous les prétendus intransigeants de la politique, qui ont cru exercer je ne sais quelle vengeance en prenant

ouvertement le bulletin de vote aux mains de M. de Choiseul, alors qu'en réalité ils ne faisaient que se déprécier eux-mêmes et commettre un acte blâmable au regard d'opinions qu'ils semblent professer et auxquelles ils ont donné par là le plus éclatant démenti. Et aujourd'hui ils se disent plus que jamais bonapartistes, après avoir eu soin de se procurer un patronage Gouvernemental.

On a voulu tirer argument de ce que nous n'avions pas voyagé pour M. de Montera alors que nous l'avons fait pour le second scrutin. Mais d'abord les Gavini étaient occupés pour leur propre candidature à Bastia, et d'un autre côté les Montera ont eu devant eux quatre ou cinq mois pour soigner la leur, et ce n'est pas notre faute s'ils l'ont fait avec une nonchalance déplorable, tandis que le nouveau candidat n'a eu devant lui que cinq jours et qu'il fallait l'aider vigoureusement.

Par tout ce que j'ai eu le devoir d'exposer plus haut, j'ai répondu péremptoirement à ceux qui parlent de cabales ou de manèges antérieurs, datant même de trois mois, selon le dire de quelques exaltés, et surtout d'un parent, qui s'inspire chez M. de Montera, et qui a pris, par son ordre, une part des plus actives dans cette dernière votation. Si la moindre combinaison avait été prise, ou même prévue dans ce sens, il est de toute évidence qu'on n'aurait pas attendu d'être

forclos, en se heurtant au bureau télégraphique fermé pendant la nuit, et en arrivant après qu'une combinaison contraire eût été arrêtée à la même heure, à la Préfecture d'Ajaccio. Il en est résulté que notre nouveau Candidat, au lieu d'être ménagé par l'administration, a été combattu, au nom de la foi jurée, et avec la dernière rigueur par toutes les forces réunies du pouvoir et toutes les notabilités politiques du Département, quoique vice-président républicain du Conseil général de la Corse. On voyait sur la place de l'assemblée l'état-major d'un gouvernement, et on ne se gênait pas pour affirmer, sur tous les points de la circonscription, que le gouvernement voulait l'élection de M. de Choiseul. On redoutait la haute valeur personnelle de M. Farinole et l'estime générale dont il est honoré, et huit jours de plus l'auraient fait triompher. Si on avait eu en face de soi un réactionnaire la défaite n'aurait été que plus certaine et plus humiliante pour le candidat, qui aurait dû savoir gré aux amis qui lui ont conseillé, en connaissance de cause, d'abandonner une lutte qu'il avait entreprise d'ailleurs avec une incurie désespérante : il me répugnerait d'entrer à cet égard, dans de plus longs détails. Il avait pu être bon candidat dans un scrutin de liste, alors qu'il était porté, par sa seule réputation d'avocat de talent, sur les ailes des bulletins Gavini, le nom le plus populaire de la Corse ; mais dans un

scrutin individuel et en face d'un compétiteur, c'était autre chose, il fallait autre chose...., et nous en supportons aujourd'hui les tristes conséquences !

Et si l'on venait m'objecter que nos amis, MM. de Villeneuve et Multedo, ont triomphé au second tour, je répondrais que ce sont là des luttes sans trêve et sans merci, des luttes homériques, avec de grands efforts et de grands sacrifices, ce qui n'était point dans le tempérament ni dans les cordes de notre candidat. Qui n'a vu pendant plus d'un mois cette inondation de journaux mis quotidiennement aux mains des électeurs à Ajaccio et à Calvi. M. de Montera seul se taisait, en présence du *Pascal Paoli* et du *Pilori* que ses compétiteurs répandaient dans l'arrondissement avec une profusion extraordinaire qui aurait dû réveiller le zèle du moins zélé des candidats. On sait que nos concitoyens, même nos paysans, sont avides de la lecture des feuilles publiques aimant à y retrouver des encouragements pour leurs idées, pour leurs passions. C'est là un excellent moyen de propagande, et c'est triste à dire : notre candidat n'a eu pour lui aucun article de journal stimulant les électeurs et le faisant valoir. Le samedi seulement, à la veille du premier scrutin, la *Défense* publia un long article fort élogieux qui n'a pu arriver dans les cantons, et M. de



Montera sait quel en a été le rédacteur dévoué.

Et voilà les raisons de notre déplorable infériorité qui incombe au candidat et non au parti lui-même. C'est ainsi qu'ayant perdu pied au premier tour il ne nous a plus été possible de nous relever. Et au lieu de faire un *mea culpa* bien senti, on se dédommage contre nous en criant à la trahison, et en passant armes et bagages à M. de Choiseul!

Je termine ce long et pénible travail qui coûte tant à mes vieilles sympathies et à mes affections ; et je prie mes lecteurs de croire que je m'y suis montré tout entier, tel que je suis, en tout point véridique, avec beaucoup de défauts, moins celui de la duplicité. Accusé fausement et sans preuves, à l'âge octogénaire où je suis arrivé, et alors que j'ai un pied sur la tombe, j'ai dû riposter quoique à regret. J'ai rétabli les faits qui avaient été étrangement dénaturés ; j'ai agi pour ma défense personnelle et pour sauvegarder intacte ma réputation auprès de ces nombreux amis des Cinq arrondissements de la Corse où j'ai eu l'honneur de remplir des fonctions judiciaires. Ah ! je l'avoue, c'est un conflit fratricide qui s'est élevé entre mon ancien collègue et moi. Ce n'est pas moi qui l'ai provoqué et je le déplore de toute la force de mon âme ; mais je n'ai pu me résigner à subir les calomnies atroces dont on a cherché à m'accabler. Il n'était pas permis à cer-

tains hommes qui sont au-dessus du commun de tomber dans de pareilles aberrations qu'ils regretteront plus tard. Et je proteste devant Dieu, au nom de mon innocence constatée dans cet écrit que j'ai le devoir et le besoin de livrer à la publicité.

J'aime à croire que la lumière est faite, et je compte sur la bonne appréciation de ceux que n'aveugle pas la passion ; et quant aux hommes de parti pris, j'avoue que je les laisse volontiers dans leur erreur.

F. CORTEGGIANI,
Conseiller en retraite,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Corte, 12 Octobre 1889.

P. S. — Pour couper court à toute controverse j'offre à M. de Montera la constitution d'un Jury d'honneur devant lequel toutes les justifications pourront être faites.



4363

EXCLU DU PRÊT
FONDS CORSE
(RESERVE)

